



# Le pas de chat ou la réalité du réel

**Marie-José Latour**

DANS **L'EN-JE LACANIEN** 2014/2 n° 23 , PAGES 131 À 138  
ÉDITIONS **ÉRÈS**

**ISSN 1761-2861**

**ISBN 9782749241920**

**DOI 10.3917/enje.023.0131**

**Date de mise en ligne : 17/12/2014**

**Article disponible en ligne à l'adresse**

<https://shs.cairn.info/revue-l-en-je-lacanian-2014-2-page-131?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Le pas de chat ou la réalité du réel

Marie-José LATOUR

« Un grain de néant. Une goutte de chagrin. Quelque chose d'aussi insignifiant que la disparition d'un chat, s'en retournant dans la nuit d'où il était venu. »

Philippe Forest

« Et, cette fois, il disparut très lentement, en commençant par le bout de sa queue et en finissant par le sourire, qui resta un bon bout de temps quand tout le reste eut disparu. »

Lewis Carroll

**L**ivre après livre, Philippe Forest arpente l'étroit chemin du fond, là où ça ne cesse pas de ne pas s'écrire. Sur cette voie de l'impossible il se fait tantôt le passeur de celui pour qui tout est vertige, tantôt le batelier d'un prix Nobel de physique quantique, à moins que ce ne soit le passant d'une anecdote insignifiante qui n'en dit pas moins l'enjeu d'une existence. C'est toujours un peu anachronique de parler du dernier livre de Philippe Forest, étant donné que depuis quelques années il y en a toujours au moins deux. Deux, qui se tiennent « ensemble séparés », selon la belle formule d'Aragon qui hantait déjà le Joyce de Forest <sup>1</sup>.

---

Marie-José Latour est psychanalyste à Tarbes, membre de l'EPFCL.

1. P. Forest, *Beaucoup de jours d'après Ulysse de James Joyce*, Nantes, Éditions nouvelles Cécile Defaut, 2011.

## L'alphanuit

Depuis 2005, l'écrivain a décidé de faire œuvre de ses lectures. Il rassemble les articles qu'il consacre à ceux qu'il lit dans une série intitulée *Allaphbed*. De ce mot qu'il emprunte à la dys-lexie joycienne<sup>2</sup>, Forest fait l'index de l'illisible, de cet espace où s'interrompt la lecture pour faire place à l'écriture qui appellera de nouveau la lecture. C'est déjà dire l'originalité et la pertinence de cette œuvre critique. Après la littérature japonaise, l'avant-garde française, le roman et le réel, le haïku, le roman infanticide, le sixième épisode de ce « feuilleton critique » est consacré à celui pour qui « être un homme, c'est pouvoir infiniment tomber » : *Vertige d'Aragon*<sup>3</sup>. Philippe Forest a par ailleurs contribué à l'édition des œuvres complètes de cet immense écrivain dans la Pléiade. Dans ce même temps, il publie donc également un roman : *Le chat de Schrödinger*<sup>4</sup>. Si l'on voulait chercher un point commun entre l'un qui épelait « l'alphabet des frissons blêmes » et l'autre qui savait épier le noir pour y découvrir la fonction d'onde et l'ADN, ce pourrait être ce même mot d'« allaphbed » qu'André du Bouchet<sup>5</sup> dans son essai de traduction de *Finnegans Wake* a traduit : *alphanuit*.

Pas sans ceux qui les précèdent, l'un et l'autre de ces livres nous conduisent au seuil de la nuit, à l'heure où la lumière s'éteint, au moment où elle vient à manquer et où « toutes ces choses du jour, le sépia du soir les [remplace] par des vastes amas de riens, d'inépuisables citernes d'encre<sup>6</sup> ». Forest nous mène à l'endroit même où l'on se raconte des histoires, des histoires parfaites, comme celle de vouloir chercher un chat noir dans la nuit alors qu'on sait qu'il n'y en a pas. C'est sur ce paradoxe que s'ouvre son dernier roman. Un paradoxe qui n'est pas tout à fait étranger au lecteur de Lacan.

---

2. J. Joyce, *Finnegans Wake*, Paris, Gallimard, 1982, p. 25, « (Stoop) if you are abced-minded, to this claybook, what curios of signs (please stoop), in this allaphbed ! Can you rede (since We and Thou had it out already) its world ? »

3. P. Forest, *Vertige d'Aragon*, *Allaphbed* 6, Nantes, Éditions nouvelles Cécile Defaut, 2012.

4. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, Paris, Gallimard, 2013.

5. A. du Bouchet, *Lire Finnegans Wake* ?, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 2003. « (Épanchez-vous) si abécédencilins, sur cet argilivre, quel ramas de signes (veuillez-vous épancher), dans cet alphanuit ! Pouvez-vous lire cet univerbe ? »

6. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, *op. cit.*, p. 41.

Au seuil de la nuit de sa vie, Lacan, exigeant une fois de plus, et à lui-même d'abord, de cerner ce qui est attendu du psychanalyste, suggérait : « Comment reconnaitrions-nous, dans le noir, que c'est un nœud borroméen ? C'est de cela qu'il s'agit dans la passe <sup>7</sup>. » Une telle exigence peut donner quelque peu le vertige. Pas besoin d'être face au paysage grandiose peint par Caspar David Friedrich, un simple nœud ou bien une simple boîte posée au milieu de nulle part dans le noir y suffit. Une boîte comme celle que le narrateur dessine au Petit Prince, faute de savoir dessiner les moutons qu'elle contient. Il en va ainsi des fables, leur propre est « d'être dépourvues de morale et de laisser la conscience de chacun au bord d'un même vide à la splendeur d'énigme, un creux à côté duquel se tiennent les savants et les poètes, scrutant le cercle d'ombre d'un puits à leurs pieds où se réfléchit le disque d'un ciel vide au-dessus de leur tête <sup>8</sup> ».

Mais ne nous y trompons pas, tout récit ne se porte pas à la hauteur d'une vraie fable, il n'y en a même qu'une poignée « qui expriment toutes le même vertige devant la vérité vide de la vie <sup>9</sup> ». Une vraie fable est celle qui ne recule pas devant le vertige du vide. Si Philippe Forest sait si bien parler d'Aragon, ce qui ne veut pas dire le comprendre d'ailleurs, c'est qu'il sait retrouver dans ses romans le signe de la spirale vertigineuse chère à tous ceux qui côtoient la géométrie inquiétante de l'impossible.

## Ça commence par la disparition

Forest écrit dans le *Vertige* avoir « toujours pensé qu'un livre [vient] de la nuit et qu'il lui [faut] y retourner <sup>10</sup> ». Depuis la nuit des temps, croit-on, qu'il y a le jour, qu'il y a la nuit. « En vérité : l'inverse. La nuit, le jour. Il y eut la nuit puis il y eut le jour <sup>11</sup>. » Ça commence par la disparition.

Freud l'a appris de son petit-fils jouant avec une bobine. Pas de présence qui ne se fonde sur l'absence. Dans *Toute la nuit* <sup>12</sup>, paru il y a déjà bien plus de mille et une, Forest faisait dire à Félix : « Tout commence par

---

7. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIV, L'insu-que-sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 15 février 1977.

8. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, op. cit., p. 307-308.

9. *Ibid.*, p. 185.

10. P. Forest, *Vertige d'Aragon*, op. cit., p. 309.

11. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, op. cit., p. 51.

12. P. Forest, *Toute la nuit*, Paris, Gallimard, 1999.

la fin. » Philippe Forest a commencé à écrire par la fin, quand « ce qui était le plus réel a pris l'apparence légère d'un rêve <sup>13</sup> ».

Au départ, il y a la mort de sa fille, Pauline, des suites d'un cancer à l'âge de quatre ans. Forest a vécu le perdre-pied radical devant une telle épreuve. Certes, de l'écrire il en répète le vertige mais ainsi il en répond. Aussi partage-t-il avec Aragon de n'aimer « que les livres où l'auteur se perd, où rien ne se fait comme la raison le veut, les livres où l'on perd pied <sup>14</sup> ».

Quand toute figure s'est défaite, quand l'on est au milieu de l'informe, il se peut qu'« au cœur exact de la nuit, on touche un point précis de clarté », « le point même de sa vie où son être, irrémédiablement se défait <sup>15</sup> ». À cette condition on pourra ne pas succomber au vertige, ne pas sombrer dans l'abîme et en déduire une poétique. Les mots ne valent que parce qu'ils ont su donner la forme supportable à la nuit. Au début du vingtième siècle une petite fille le faisait entendre à Freud : « Un enfant s'angoissait dans l'obscurité, et je l'entendis crier en direction de la chambre d'à côté : "Tante, parle-moi donc, j'ai peur." "Mais à quoi ça t'avancera, puisque tu ne me vois pas ?" Alors l'enfant : "Quand quelqu'un parle, il fait plus clair <sup>16</sup>." » La petite fille de Freud ne s'y trompe pas, raconter n'est pas représenter.

C'est la leçon que Forest dit apprendre de Schrödinger et de son expérience. Cette expérience, Schrödinger l'imagine afin de pointer les limites de sa discipline, la physique quantique. Dans un développement qui ne manque pas d'humour, l'écrivain se rêve en physicien pour mieux reposer la question de « la réalité du réel » et celle de savoir « si ce dernier existe en dehors de la représentation que s'en fait la conscience et sous quelle forme <sup>17</sup> ». Depuis qu'il écrit, Philippe Forest soutient que la seule question vraie est celle du réel <sup>18</sup> et que le roman, s'il n'est vain, est tenu de répondre à cet appel inouï <sup>19</sup>. Comment dire ce qui est sans image et

13. *Ibid.*, p. 314.

14. L. Aragon, *Le mentir-vrai*, Paris, Gallimard, 1980, cité par P. Forest, *Vertige d'Aragon*, *op. cit.*, p. 10.

15. P. Forest, *L'enfant éternel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 61 et p. 135.

16. S. Freud, « 25<sup>e</sup> leçon de psychanalyse. L'angoisse », dans *Œuvres complètes*, tome XIV, Paris, PUF, 2000.

17. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, *op. cit.*, p. 26.

18. P. Forest, *Vertige d'Aragon*, *op. cit.*, p. 19.

19. *Ibid.*, p. 276-277.

ce dont le symbolique ne sait rien ? Comment donner son poids de réel à la représentation ?

### Là et pas là à la fois

Remettant sur l'ouvrage, une fois encore, ce seul et insoluble problème de la représentation du réel, Forest recourt à « une parabole paradoxale », qu'il emprunte au savant du vingtième siècle qui reçut le prix Nobel de physique en 1933 : Erwin Schrödinger. Premier demi-pas de côté, il s'agit d'une expérience de pensée qui ne saurait se confondre avec une expérimentation. Il était une fois une boîte dans laquelle on enferme un chat avec un dispositif meurtrier qui le tue dès qu'il détecte la désintégration d'un atome radioactif, cette détection entraînant la chute d'un marteau sur une fiole de poison foudroyant. Selon « le principe de superposition », nouvelle grammaire de l'atome, tant que l'on n'ouvre pas la boîte, il faut supposer que l'atome est et n'est pas désintégré, que le chat est mort et qu'il est vivant. La contradiction du principe de non-contradiction ne devrait pas étonner plus que ça le psychanalyste.

« Le principe de non-contradiction ça n'a absolument rien à faire avec le réel », affirme Lacan dans *La logique du fantasme*, rappelant dans ce séminaire comment Freud, dès *L'interprétation des rêves*, a désigné précisément comme propriété de l'inconscient sa non-obéissance à la loi du tiers exclu. Dans l'inconscient, une même chose peut être affirmée et niée en même temps. Dans une psychanalyse également, est interrogée « la vérité d'un discours qui, s'il est vrai, est la vérité d'un discours qui peut dire oui et non en même temps et de la même chose <sup>20</sup> ».

À pas de chat, la balade du poète dans la physique quantique nous mène au point « d'une représentation qui n'en est pas une. Ou plus précisément : une représentation qui ne représente rien d'autre que l'impossibilité qu'il y a à en proposer une représentation <sup>21</sup> ». C'est le pari réussi de Forest que de donner à la sophistication et la complexité de la physique quantique le statut d'un rébus qui fait le cœur de son roman. Se tenir attentif devant des riens minuscules se révèle vertigineux, alors « tout de suite,

---

20. J. Lacan, *Le séminaire, La logique du fantasme*, inédit, leçon du 21 juin 1967.

21. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, op. cit., p. 99.

on se fait toute une histoire de rien <sup>22</sup> ». Ainsi ont fait les savants avec la fable de Schrödinger, que pourtant lui-même disait burlesque. Ainsi fait Forest, qui, à ouvrir les yeux dans le noir de la nuit, lui donne autant de couleurs et de reflets qu'un tableau de Soulages.

Continuer d'aller son chemin quand « le monde [est] sens dessus dessous, sa profondeur de gouffre s'écarquillant au-dessus de soi lorsque le haut, le bas paraissent avoir échangé leur place et qu'on se trouve devant un trou qui se creuse et s'élargit à l'infini », requiert quelque souplesse féline. Dans le battement de la chatière, Forest écrit une sorte de conte philosophique, plutôt « un pari pris devant l'inintelligible. Disons : un roman, un poème <sup>23</sup> ». À moins que ce ne soit tout cela à la fois. Ensemble séparés <sup>24</sup> comme l'a dit Aragon et l'a chanté Ferrat, amoureux et guerriers comme l'a orchestré Monteverdi, mort et vivant comme l'a pensé Schrödinger, à l'intérieur et à l'extérieur comme l'a dessiné Möbius, personne et tout le monde comme Homère l'a raconté, désespérés et heureux comme l'écrit Forest.

### Quelqu'un et le contraire de quelqu'un

Ce « et » n'est pas celui de l'union. Il ne promet aucun tout. Plutôt une invitation à ne pas reculer devant la division et son reste. « Quoi qu'on fasse sur n'importe quelle question, l'humanité se divise toujours en deux. Comme s'il y avait deux points de vue sur toute chose. Irréconciliables. Et aussi justifiés l'un que l'autre <sup>25</sup>. » Dans son séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan nous invite à prendre la mesure du fait qu'il y ait deux sexes : « Qu'il y en ait deux constitue l'une des assises fondamentales de la réalité, mais il conviendrait de s'apercevoir de jusqu'où en vont les incidences logiques. En effet, par un curieux retour, chaque fois que nous avons affaire au nombre deux, voilà le sexe, au moins dans notre mental, qui fait son entrée par une petite porte, et d'autant plus facilement que, du sexe, on ne sait rien <sup>26</sup>. »

---

22. *Ibid.*, p. 51.

23. *Ibid.*, p. 287.

24. L. Aragon, « C'est si peu dire que je t'aime », dans *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2007.

25. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, op. cit., p. 140.

26. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 222.

Du sexe et de la mort, celui qui parle ne sait rien. Ainsi, « on croit raconter une histoire et c'est une autre qu'on raconte à la place. Ou encore : on croit en raconter une qui soit tout à fait nouvelle, et c'est le même récit qui revient [...] <sup>27</sup> ».

Déjà Aragon écrivait dans sa « Prose au seuil de parler » : « Et je peux bien raconter l'histoire d'autrui, c'est toujours la mienne. Toujours le mien, le temps qui ne passe pas. Le temps changé mais rien n'y change <sup>28</sup>. »

Déjà dans *Sarinagara*, on pouvait lire comment chaque histoire, en même temps qu'elle répète la sienne, découvre sa radicale insubstituabilité.

Déjà dans *Beaucoup de jours*, l'écrivain relatait la surprise à se trouver comme un personnage du quatrième chapitre d'*Ulysse*, du moins si l'on doit en croire la nouvelle traduction qui nomme un certain Forest, Woods dans le texte original.

Aujourd'hui, Forest, espiègle, poursuit sa déclinaison de l'expression favorite d'Alice : *Let's pretend*. Faisons semblant. Ainsi, le très sérieux professeur de littérature tantôt prend les traits d'un chat forestier, tantôt se fait appeler Félix Sylvestre ou bien encore M<sup>r</sup> Schrödinger. Et puis, on dirait que le voisin derrière le mur mitoyen s'appelle M<sup>r</sup> Planck. L'autofiction n'a jamais si bien porté son nom ! Voilà le romancier du *je* en train de commenter la biographie d'un autre comme si elle était la sienne.

On retrouve les mots par où commencent les histoires que les enfants inventent. « Faisons semblant d'être des rois et des reines. Toi tu seras l'un d'eux, moi je serai tous les autres. » Cela n'évite pas du coup « la crainte de pleurer au pluriel <sup>29</sup> ». Se rêver chat, physicien, écrivain, autre n'empêche pas le rêveur de se souvenir de celui qu'il fut : « Je me souviens d'avoir été heureux, malheureux, vivant. Je me rappelle que j'ai été cet homme-là. J'imagine que j'aurais pu être un autre. Mais qui je <sup>30</sup> ? » D'ailleurs, si chaque chose est à la fois elle-même et une infinité d'autres choses, « où cela commence, où cela finit-il, moi ? » interrogeait Aragon dans *La mise à mort*.

---

27. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, op. cit., p. 303.

28. L. Aragon, *Théâtre/Roman*, Paris, Gallimard, 1974, p. 28.

29. *Ibid.*, p. 20.

30. P. Forest, *Le chat de Schrödinger*, op. cit., p. 263.

Si Forest sait faire valoir les ressources romanesques, voire humoristiques, de cette « toupie de néant » qu'est « le principe de superposition » de Schrödinger, il ne lâche pas la corde du réel. Guettant cette « poche de possible », il parvient à rendre aimable et lisible l'aridité de la physique, sans rien laisser à la facilité de la science-fiction. Une fable ne vaut jamais autant que pour ce qu'elle ne s'en laisse pas raconter sur le trou qui la fonde. Comme Niels Bohr le rétorque à son disciple indigné de remarquer que le foyer du grand physicien s'orne d'un fer à cheval, « il paraît que ça marche même si on n'y croit pas ». Il n'y a, en effet, nul besoin de croire à la fable que l'on construit pour qu'elle produise les effets souhaités.

Forest a depuis longtemps confié aux rêves et aux légendes le souci de sa vie. *L'enfant éternel* se termine par un rêve. *Sarinagara*, *Toute la nuit* commencent par un rêve. *Le chat de Schrödinger* est un rêve, si l'on veut bien considérer, comme Freud nous l'a appris, que c'est le lieu « où chacun y est plusieurs et où tout y est soi-même ». Le rêve n'existe que dans le récit qu'on en reconstitue au matin. Pas de rêve ni de légende sans récit. Certes, encore ne faut-il pas oublier que le récit ne prend jamais sa source dans la langue qui le narre. « La création est une catastrophe au fond <sup>31</sup>. » Ne pas s'en affliger mais savoir trouver, dans la fêlure entre le récit et le réel, la fine raie de lumière qui laisse voir le jour entre les mots et les choses est ce dont témoigne une fois de plus Philippe Forest. Qu'il lise Aragon ou sa propre expérience, c'est à « tenir parole » qu'il se voue.

Ainsi en va-t-il de ces livres comme d'un certain nombre d'autres, rares. Quand la vie sans queue ni tête peine à trouver un chemin, quand le monde est tellement chiffonné qu'on n'y reconnaît rien, quand le noir de la nuit n'abrite plus de rêve, il peut se trouver un livre qui compte au nombre de ces sourires qui perdurent encore à la manière du chat du comté de Chester.

---

31. *Ibid.*, p. 220.